

se lassa de la Boite et il eut l'idée— renouvelée d'ailleurs de Vidocq— de travailler à son compte pour les particuliers et, à ce métier, de s'enrichir.

V

A la Préfecture de la police Fauvette avait été à la meilleure de toutes les écoles.

Il connaissait mieux que personne le fonctionnement de la grande administration que l'Europe nous envie— quelquefois, souvent même—mais pas toujours.

Il en avait étudié les plus petits rouages, et il savait par le menu comment on peut adroitement feuilleter les arcanes les plus mystérieuses, les plus impénétrables en apparence de la vie privée.

Naturellement, il avait hâte de mettre à profit, pour son propre compte, ses longues études.

Un petit héritage faisant tomber dans sa poche une quarantaine de mille francs lui permit de donner sa démission.

Elle fut acceptée—non sans regrets—la sûreté perdant en lui un de ses inspecteurs les plus sérieux et les plus habiles.

Il avait alors trente-cinq ans.

Fauvette s'empessa de mettre à exécution le projet qu'il avait conçu.

Il n'hésita pas à louer à long bail le bel appartement du faubourg Saint-Honoré, fit agencer luxueusement ses bureaux, ne ménageant point les fonds de son héritage, recruta des employés parmi les agents de la préfecture qu'il avait eus sous ses ordres et qu'il appointa de façon très large.

Ainsi outillé, il lança des prospectus et il attendit la clientèle.

Elle ne se fit pas attendre.

Elle vint, plus vite et plus nombreuse que Fauvette n'aurait osé lui-même l'espérer.

On le connaissait de réputation, il avait fait ses épreuves ;— on pouvait sans hésitation se fier à son adresse et— croyait-on— à son honnêteté.

Les premières affaires dont on le chargea furent menées par lui de main de maître et les heureux résultats obtenus rémunérés de façon très large.

Partout, en province, Fauvette avait des correspondants choisis parmi les employés des préfectures, des mairies, des justices de paix.

Dans les villages les gardes champêtres étaient à sa dévotion.

Payant généreusement, il était bien servi.

Depuis huit ans déjà son agence fonctionnait avec un succès grandissant, et la fortune de Fauvette grandissait dans les mêmes proportions que le succès, dont elle suivait la marche ascendante.

Les bureaux de l'Agence générale et centrale de renseignements étaient installés sur un grand pied.—Ils égalaient si même ils ne le dépassaient, le confortable d'une étude de notaire très riche.

Un vestibule où trônait une façon d'huissier, un salon d'attente garni de sièges amplement capitonnés ; une vaste pièce où travaillaient les employés et dont les murailles disparaissaient sous des casiers garnis de cartons dâment étiquetés.

Au fond de cette pièce une double porte à deux vantaux donnait accès dans le cabinet du patron.

Ce cabinet était meublé d'une façon tout à la fois sévère et élégante, orné de bronzes et de tableaux de maîtres, témoignant des goûts artistiques de l'ancien inspecteur de la sûreté.

Une bibliothèque en ébène à filets de cuivre renfermait des ouvrages de jurisprudence et tous les romans judiciaires publiés depuis vingt-cinq ou trente ans.

Notre Fauvette trouvait dans leur lecture à la fois plaisir et profit.

—Ces romanciers sont très malins!— se disait-il.—Plusieurs d'entre eux auraient été des policiers de premier ordre !...—Ils ont bien souvent des idées qui nous servent beaucoup !

Un grand bureau-ministre, en ébène à filets de cuivre comme la bibliothèque, était surchargé de papiers, de dossiers, de journaux et de notes.

Derrière ce bureau, le fauteuil monumental du maître, flanqué de deux